

ENTRETIEN AVEC SANDRO CATTACIN

Professeur de sociologie à l'Université de Genève

Robert Sempach (Interviewer)

Peux-tu nous parler un peu de toi ?

Prof. Dr. Sandro Cattacin (invité)

J'ai grandi à Zurich où j'ai étudié la philosophie politique, l'histoire sociale et les sciences politiques. J'ai ensuite eu la chance d'être admis à l'Institut universitaire européen de Fiesole – un véritable vivier intellectuel qui vous propulse dans un réseau et un milieu prestigieux, ce qui mène assez rapidement à un poste de professeur. J'ai d'abord été à Genève, puis à Constance, avant de diriger pendant cinq ans le Forum suisse pour l'étude des migrations et de la population. Quand, au bout d'un certain temps, j'en ai eu assez de la gestion scientifique, je suis retourné à l'université ; j'avais le choix entre Fribourg et Genève. Ma femme a opté pour Genève – et avec le recul, j'en suis ravi.

Quand j'ai commencé la recherche sur les migrations, le sujet était tabou dans les universités. Aujourd'hui, des chaires de politique sociale et d'études sur les migrations sont établies partout. Sur le plan thématique, je suis un généraliste – probablement le dernier en Suisse, car la sociologie générale n'existe pratiquement plus. Mon successeur ou ma successeuse n'aura plus de chaire de sociologie générale. Le grand thème qui traverse tous mes travaux est la vulnérabilité, la fragilité et la politique dans ce domaine, et surtout dans le contexte urbain.

Où trouve-t-on, dans ton environnement, des liens avec les « Caring Communities » ?

J'ai vécu une expérience marquante pendant la période Covid (Gamba et al. 2020). Je faisais la navette entre Genève et Neuchâtel. Dans la commune de banlieue de ma femme, près de Neuchâtel, les gens se sont retrouvés dans un isolement tragique. Il n'y avait rien qui ressemblait à de l'entraide de voisinage – tout était privatisé, les gens vivaient dans une « splendide isolation ».

Première expérience – les étudiants : An der à l'Université de Genève, de nombreux étudiants ont rencontré d'énormes difficultés. Ils étaient confinés dans de petites chambres, n'étaient pas originaires de Genève et ne savaient pas vers qui se tourner. La situation est devenue dramatique, surtout lors de la deuxième vague en octobre. Ce sont les étudiants eux-mêmes qui ont réagi les premiers : ils ont mis en place des groupes d'entraide, se sont appelés les uns les autres, ont sorti leurs camarades de leur isolement. Il ne s'agissait pas des études – il s'agissait de survie, de sens de la vie. Des tendances dépressives et psychotiques dangereuses sont apparues. L'Université de Genève a alors mis en place une ligne d'assistance téléphonique accessible 24 heures sur 24 – mais celle-ci n'est arrivée qu'après l'entraide.

J'en tire une première leçon : les communautés solidaires ne signifient pas que les gens doivent se connaître. Au contraire, la solidarité est souvent d'autant plus forte que l'on se connaît moins. Parce que l'on est dans le même bateau et que l'on sait : seuls, nous ne survivrons pas. En ville, tu as appris que tu as besoin du concierge, de l'électricien et d'autres personnes. Dans les situations de crise, tu mets ce savoir en pratique : j'ai des compétences dont on a besoin maintenant.

Deuxième expérience – l’immeuble : je vivais à l’époque dans un immeuble d’une vingtaine d’appartements. La moitié des locataires étaient des expatriés sans lien avec Genève, l’autre moitié un mélange hétéroclite, dont beaucoup étaient probablement bénéficiaires de l’aide sociale. Genève est à la fois la ville la plus riche et la plus pauvre de Suisse. Dès la première phase, puis de manière beaucoup plus marquée lors de la deuxième, quelque chose s’est produit : des gens qui se saluaient à peine ont appris, en se croisant sans cesse dans l’ascenseur et dans le couloir, qu’il y avait d’autres personnes qui vivaient là. Des livres ont été disposés dans l’escalier pour former une bibliothèque. Une affiche était accrochée dans l’ascenseur – rédigée avec enthousiasme en anglais et en français : « Je suis jeune, j’habite au sixième étage, je peux faire vos courses. » C’est ainsi qu’est née pour la première fois une communauté d’entraide. J’ai vu de mes propres yeux quelqu’un sonner chez un voisin qu’on ne voyait jamais – et celui-ci a ouvert la porte avec un sourire étrange : « Une personne me cherche. »

Un moment très impressionnant. Une fois la Covid passée, cette volonté d’entraide a rapidement disparu (Cattacin et Gamba 2021).

Troisième expérience – les sans-papiers : on estime à 20 000 le nombre de sans-papiers vivant à Genève. Un de mes doctorants avait mené des recherches sur leurs conditions de vie : dans des appartements de 67 mètres carrés vivaient parfois douze personnes – organisées selon des horaires stricts. Lorsque la Covid est arrivée, tous ont perdu leur travail et se sont rapidement retrouvés sans argent. La réaction est venue une fois de plus de la base : d’abord le syndicat indépendant SIT, puis les étudiants, puis la Croix-Rouge et Caritas. Près du stade de hockey, à 100 mètres de l’université, ils ont distribué des colis alimentaires à des milliers de personnes. Il y avait tellement de bénévoles qu’il était presque impossible de les gérer (Bonvin et al. 2020).

Le même phénomène qu’après les inondations à Valence ?

Exactement – c’est urbain. On ne sait même pas où se trouvent ces personnes bienveillantes, car on n’a pas besoin d’elles au quotidien. Mais lorsqu’un problème apparaît, elles se manifestent.

.....

Les communautés de soins ont besoin d’un back-office

À partir d’un certain moment, l’État doit-il prendre le relais ?

Les communautés de soins sont très précieuses pour résoudre rapidement les problèmes, mais elles ne peuvent pas tenir longtemps. Ça marche pendant quelques mois, puis les gens sont épuisés. La ville de Genève a tiré les leçons de la Covid : depuis, lorsque la chaleur devient intense, les fonctionnaires municipaux appellent toutes les personnes de plus de 65 ans pour leur demander si elles boivent suffisamment ou si elles ont besoin d’aide. Cela montre qu’il faut toujours considérer les communautés de soins dans leur interdépendance. Les situations problématiques et les expériences de vie sont aujourd’hui si différentes qu’il faut des solutions décentralisées. Mais on ne peut pas partir du principe qu’elles vont perdurer seules. Il faut un soutien organisationnel et une stabilisation – un back-office. Autrefois, c’était l’association : le président prenait sa retraite, son fils lui succédait. Dans une société où l’on change d’appartement tous les cinq ans, on ne peut plus compter sur cette stabilité. Il faut alors des « Carers of Caring Communities ». Ce principe – les communautés de soins ont besoin d’un accompagnement professionnel pour survivre – est présent dans tous les thèmes dont nous discutons aujourd’hui.

.....

Plus radical qu'on ne le pensait : pourquoi la société a besoin de communautés de soins

Que penses-tu globalement des sept thèses sur les communautés de soins ?

Les thèses sont correctes, je peux les approuver. Mais elles ne me surprennent pas. Ce qui me manque, c'est une déclaration claire d'emblée : notre société a besoin de communautés de soins pour ne pas sombrer. Elle a besoin d'« infrastructures de soins » (Anderson et Brownlie 2019) pour survivre. Nous ne jouons pas dans le sable. Dans une société de plus en plus hétérogène et différenciée, l'État ne peut plus atteindre les gens à lui seul, car ils sont si différents et vivent à des rythmes différents. Nous sommes en train de repenser radicalement la production du bien-être.

.....

La prise en charge universelle – une charge trop lourde

La première thèse prône « une vie de qualité pour tous, de la naissance à la fin de la vie ». Considères-tu que c'est là la mission des Caring Communities ?

C'est une tâche tout à fait insurmontable. Aucun bénévole ne raisonne ainsi. Les Caring Communities s'efforcent de mettre en place, par exemple, un espace barbecue dans un jardin que tout le monde peut utiliser. Ou encore d'ouvrir un musée pour les personnes aveugles le dimanche matin. Elles travaillent sur des problèmes concrets, souvent existentiels : quelqu'un n'a rien à manger, ne boit pas assez alors qu'il fait 40 degrés dans son appartement. Pour reprendre les mots d'Amartya Sen : tu aides les gens là où ils en sont à faire un pas de plus (Sen 1993) – par exemple, avoir de l'eau chez eux. Mais une vie épanouie et belle pour tous ? Pour cela, il faut l'État, des lois, des ressources. Ce surmenage peut vite paraître idéologique – car une communauté bienveillante doit aussi se soucier du sort du raciste du premier étage. Elle doit se dépolitiser et être proche des gens.

.....

L'entretien du lieu de vie comme fondement : l'appartenance engendre l'engagement

Quel rôle jouent le lieu, le territoire ?

Un de mes amis, directeur de musée d'origine allemande, l'a formulé ainsi : « Quand je ne vois pas de fleurs sur les balcons en Allemagne de l'Est et que les ronds-points n'en ont pas, je sais que quelque chose ne va pas là-bas. Les jardinières montrent qu'on aime l'endroit où l'on vit ». Le maire de Vernier – Thierry Apothéloz, aujourd'hui conseiller d'État – a, dès son entrée en fonction, renforcé le service de nettoyage. On trouve désormais partout des bacs colorés pour le tri des déchets, et on voit toujours quelqu'un avec un balai. Les gens ont pris conscience que l'endroit où ils vivent a de la valeur. C'était autrefois l'un des quartiers les plus pauvres de Genève – la situation reste problématique, mais le changement est palpable.

Nous avons observé pendant des années un parc de quartier à Genève – ma collègue a consigné 400 heures d'observations (Cattacin et Gamba 2024 ; Gamba et Cattacin 2025). À l'entrée, un panneau indique : « Ce parc appartient à la population. » Il n'est pas beau, mais il est très fréquenté. Un papier traîne par terre, et quelqu'un qui ne l'a pas jeté le ramasse. Le parc vit 18 heures par jour au rythme de différents groupes : les enfants arrivent, les personnes âgées s'en vont, le week-end, on y célèbre des mariages et des funérailles. On y parle à peine, tout se passe par l'observation. L'appropriation est possible, mais dans le respect du lieu.

L'idée sous-jacente : l'engagement civique naît du sentiment d'appartenance. Mais pour cela, il faut entretenir le lieu – et on ne peut pas laisser cette tâche aux seuls riverains. Chaque matin, la ville envoie un service de nettoyage, les arbres doivent être taillés, les poubelles vidées. Là aussi, il faut un back-office.

.....

La coproduction – nécessaire, mais fragile

La deuxième thèse met l'accent sur la coproduction entre la société civile et l'État.

Durkheim disait déjà en 1898 : l'État social est trop éloigné des multiples manifestations de la société. Seules les communautés organisées sont suffisamment proches des problèmes pour trouver des réponses (Durkheim 1991 [1897]). Le slogan « coproduction » n'est pas nouveau – il date des années 1980 (Verschuere et al. 2012) – mais il est juste. Et il n'est pas arbitraire.

Dans notre recherche comparative sur les politiques dans le domaine du VIH/sida, nous avons constaté que beaucoup de choses se faisaient de manière purement instrumentale : l'État se contentait de déléguer. C'est aussi de la coproduction – mais sous forme d'alibi. Wolfgang Seibel a qualifié cela d'« organisations qui échouent avec succès » (Seibel 1992). Avec succès, car l'État peut dire qu'il a agi. Mais les organisations restent incapables de résoudre le problème.

Pour moi, c'est clair : les communautés de soins doivent être autonomes. Au centre d'accueil pour toxicomanes, dont je fais partie du comité, nous n'avons pas demandé à l'État si nous pouvions nous occuper des consommateurs de crack. Nous l'avons simplement fait. L'État est venu après – et nous avons dit : « Nous avons besoin d'argent. » C'est précisément cette recherche de solutions qui s'effondre lorsque l'État n'a besoin de vous que comme alibi ou commande des services par contrat.

Cette coopération est fragile. Un changement du paysage politique peut la détruire du jour au lendemain. Il faut un processus d'apprentissage fondé sur le respect mutuel et l'autonomie : l'État garantit les services de base et soutient les initiatives au lieu de les instrumentaliser (Bütschi et Cattacin 1994).

.....

L'économie : penser local, ne pas sponsoriser

Quel rôle joue l'économie ?

Le rôle de l'économie est ambivalent. « Caring Community, sponsored by Coca-Cola » – ce n'est pas ce que nous souhaitons. Idéalement, les fonds privés devraient transiter par l'État ou une instance indépendante jouant un rôle de filtre.

L'économie qui m'intéresse, je ne l'intégrerais pas dans une logique de coopération, mais en tant qu'acteur au sein des Caring Communities : l'économie locale et reproductrice – la boulangerie, le restaurant, le coiffeur. Ceux-ci font partie de l'« Infrastructure of Kindness ». Il ne faut pas leur demander de l'argent, mais les impliquer : savez-vous ce qu'il faut faire si quelqu'un a un coup de chaleur ? Comment s'y prendre avec une personne atteinte de démence ? De telles formations coûtent peu – bien moins qu'une ambulance dans chaque quartier – et résolvent de nombreux problèmes.

Concernant la dépendance vis-à-vis des fondations : à Genève, la Fondation Wilsdorf soutient l'hôpital universitaire, finance une grande partie de la vie culturelle et des projets sociaux. Il existe une littérature de recherche qui remet en question, d'un point de vue théorique et démocratique, ces villes dépendantes des fondations (Puttick 2023). Lorsqu'une fondation a un tel poids politique, cela devient problématique. C'est pourquoi il est important que les entreprises et les plus riches paient à nouveau des impôts à hauteur de leurs moyens.

.....

Inclusion et participation – ambition et réalité

Que penses-tu de cette thèse sur l'inclusion et la participation ?

Ce sont là des principes importants – mais il s'agit d'une exigence morale, pas d'une réalité. L'univers des communautés de soins est hétérogène et se recoupe. Ceux qui s'occupent des personnes âgées forment un milieu à part – quand un jeune passe par là, c'est un autre monde. Et c'est très bien ainsi.

Un collègue, Simone Baglioni, a analysé dans sa thèse le monde associatif en Suisse et s'est posé la question de l'inclusion : combien de liens une association entretient-elle avec d'autres instances ? Le résultat était paradoxal : l'association la plus fermée et la plus exclusive était un club suisse de jass – aucun contact avec les instances étatiques ou d'autres associations. Les plus ouverts et les mieux connectés étaient les associations de migrants. Ils doivent demander la permission pour utiliser un local, s'excuser, faire attention en permanence – et ce sont précisément eux qui sont qualifiés de « ghetto » (Baglioni 2004).

Les « Caring Communities » doivent être accompagnées de manière à rendre l'inclusion possible et à prévenir le racisme – par le dialogue, la médiation, le respect mutuel, y compris envers les associations qui font le même travail dans une autre langue.

.....

L'innovation a besoin d'espaces ouverts

La cinquième thèse réclame de l'espace pour l'innovation et l'exploration.

Nous avons étudié les innovations sociales dans dix villes avec 200 chercheurs (Brandsen et al. 2016) . Le résultat est clair : les idées naissent de la base – et ce, davantage dans les villes ouvertes. Le sociologue urbain français Jacques Donzelot a, en tant que responsable du « Plan Urbain » dans des quartiers difficiles, mis en place des espaces

de rencontre – des salles de musique pour les jeunes, des lieux de rencontre – à la place de la police. L'effet a été énorme (Donzelot 2007 ; Donzelot et Estèbe 1994).

Plus une ville investit dans sa qualité de vie, plus les expériences se multiplient. Dans les villes où règne la peur, peu de choses se passent – non pas à cause de la pauvreté en soi, mais parce qu'on n'investit pas dans des choses banales qui donnent aux gens le sentiment : « Je vis dans un endroit qui a de la valeur. »

Un groupe d'architectes et d'anthropologues de l'université de Copenhague a rédigé un manifeste à ce sujet : « Vivre ensemble en ville ». On y trouve des choses parfois banales : si tu croises quelqu'un qui te regarde dans les yeux, souris. Si tu es près d'une école, marche lentement. Les gens doivent contribuer, par leur comportement, à ce qu'un lieu soit perçu comme digne de confiance. Nous n'excluons pas tous ceux qui ont l'air dangereux – nous les saluons. Et s'ils nous rendent notre salut, cela crée une sorte de confiance.

.....

Transfert de connaissances et documentation

La thèse n° 6 met l'accent sur l'échange ciblé et la collaboration.

Ce que nous déplorons constamment dans la recherche : il n'y a pas d'archives, pas de comptes rendus. On entend parler d'un projet innovant dans un quartier, on s'y rend – et les gens ont déménagé, l'association n'existe plus, les informations n'ont jamais été consignées. On réinvente donc sans cesse la même chose. Le rôle d'un réseau comme le réseau CC est ici central : il faut créer une page de ressources où ces expertises deviennent accessibles.

.....

Culture et infrastructure de la prise en charge

La dernière thèse prône une « culture de la sollicitude ».

Pour moi, c'est peut-être la thèse la plus importante – elle devrait figurer en tête de liste. Mais outre la culture, il faut aussi la structure : « l'infrastructure de la prise en charge ». C'est le restaurant où le serveur sait comment s'y prendre avec une personne atteinte de démence.

À ce sujet, une observation importante tirée de la période Covid : lors de notre première enquête auprès de jeunes adultes, les hommes avaient de gros problèmes – pas de sport, pas de vie sociale. Les jeunes femmes disaient : « Tout est sous contrôle. » La deuxième année, la situation s'est inversée. Les hommes se sont épanouis, les femmes se sont effondrées. L'explication : la société patriarcale. Les femmes ont fait ce qu'on attendait d'elles – prendre soin de leurs frères, amis, partenaires – et étaient complètement épuisées au bout de deux ans. Statistiquement, on observe la même chose chez les couples âgés : les femmes âgées en couple sont en moins bonne santé que les veuves. Prendre soin des autres nécessite donc aussi de prendre soin de soi et de reconnaître ce fardeau invisible.

À Zurich-Seebach, un groupe s'appelle « Care-Kultur » – il ne veut ni structures, ni association, afin de rester totalement indépendant.

Je leur demanderais alors : « Voulez-vous quelqu'un qui nettoie la rue ? Qui ouvre l'école ? Qui nettoie la cage d'escalier ? » – Oui ? Ce sont des infrastructures sur lesquelles vous vous appuyez. Mais je vois les choses de manière pragmatique : ces groupes informels font partie de la diversité du monde du care. Dans le bénévolat, le travail informel augmente, tandis que le travail formel diminue. Les gens ne veulent plus s'engager à long terme, ni de hiérarchies. Les groupes WhatsApp règlent en dix minutes ce qui nécessiterait une assemblée générale dans

une association. Mais les groupes informels profitent eux aussi du fait que l'État crée un environnement sain et favorise la joie de vivre dans un lieu.

Merci beaucoup, Sandro, pour cette conversation très enrichissante.

Merci pour cette belle conversation.

Références

- Anderson, Simon et Julie Brownlie (2019). Public policy and the infrastructure of kindness in Scotland. Édimbourg : Edinburgh Research Explorer.
- Anderson, Simon et Julie Brownlie (2019). Public policy and the infrastructure of kindness in Scotland. Édimbourg : Edinburgh Research Explorer.
- Baglioni, Simone (2004). Société civile et capital social en Suisse. Une enquête sur la participation et l'engagement associatif. Paris : Harmattan.
- Bonvin, Jean-Michel, Max Lovey, Emilie Rosenstein et Pierre Kempeneers (2020). La population en grande précarité en période de COVID-19 à Genève : conditions de vie et stratégies de résilience. Genève : Université de Genève, IRS.
- Brandsen, Taco, Sandro Cattacin, Adalbert Evers et Annette Zimmer (dir.) (2016). N.Y. : Springer.
- Bütschi, Danielle et Sandro Cattacin (1994). Le modèle suisse du bien-être. Coopération conflictuelle entre l'État et la société civile : le cas de l'alcoolisme et du VIH/sida. Lausanne : Réalités sociales.
- Cattacin, Sandro et Fiorenza Gamba (2021). « Les opportunités de la ville ouverte ». Terra Cognita(37) : 24-27.
- Cattacin, Sandro et Fiorenza Gamba (2024). « Inclusion of differences through the rhythm of the city. An analysis of an urban neighbourhood park. » Cities 156 : 105475.
- Donzelot, Jacques (2007). « Un État qui rend capable », dans Paugam, Serge (éd.). Repenser la solidarité. Paris : PUF, p. 87-109.
- Donzelot, Jacques et Philippe Estèbe (1994). L'État animateur. Essai sur la politique de la ville. Paris : Esprit.
- Durkheim, Émile (1991 [1897]). Le suicide : étude de sociologie. Paris : PUF.
- Gamba, Fiorenza et Sandro Cattacin (2025). « Il Parco di Quartiere. La responsabilizzazione che disegna lo spazio pubblico », dans Fassari, Letteria G. et al. (éd.). Le qualità sociologiche dello spazio pubblico. Rome : Guerini, p. 65-89.
- Gamba, Fiorenza, Marco Nardone, Toni Ricciardi et Sandro Cattacin (dir.) (2020). . Zurich ; Genève : Seismo.
- Gamba, Fiorenza, Nikolena Nocheva et Henriette Steiner (dir.) (2026 [à paraître]). Fragile Bodies in the City. Zurich ; Genève : Seismo.
- Puttick, Ruth (2023). « The influence of philanthropic foundations on city government innovation. » International Journal of Urban and Regional Research 47(5): 774-791.
- Seibel, Wolfgang (1992). Dilettantisme fonctionnel. Organisations qui échouent avec succès dans le « tiers secteur », entre marché et État. Baden-Baden : Nomos.
- Sen, Amartya (1993). « Capability and Well-being », dans Nussbaum, Martha et Amartya Sen (éd.). The Quality of Life. New York : Oxford University Press, p. 30-53.
- Verschuere, Bram, Taco Brandsen et Victor Pestoff (2012). « Co-production : l'état de l'art de la recherche et les perspectives d'avenir ». Voluntas(23) : 1083-1101.